

Leconte, Louis
Nirzal et Zoraide

NIRZAL
ET
ZORAÏDE,
OU
AMOUR ET NATURE.

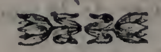
MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A grand Spectacle, orné de Danses, Pantomime, etc. etc.

PAR M. LECONTE.

Musique de M. TAIX; Ballets de M. HUS *le jeune.*

Représenté, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 19 vendémiaire an 13.



A PARIS,

CHEZ FAGÈS, au Magasin de Pièces de Theâtre, Boulevard Saint-Martin, No. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes.

AN XIII. (1804.)

PERSONAGES.	ACTEURS.
THAMAR roi de Perse.	M. *Rivière.*
ZORAIDE sa fille.	Mlle *Planté*
CLAR roi d'Aragan.	M. *Révalard.*
CLAR fils, élevé à la Cour de Thamar, sous le nom de NIRZAL.	M. *Marty.*
OSMIN, fils du roi de Circassie.	M. *Camaille-St.-Aubin*
PHANOR, confident de Thamar.	M. *Melchior.*
ALAMIR, confident de Clar, vieux militaire.	M. *Duménil.*
ZÉLINE, femme d'Alamir.	Mlle *Désarnauld.*
ZÉLCAR, fils d'Alamir.	M. *Frédéric.*
CÉDALIR, officier de la troupe de Nirzal.	M. *Dufayel.*
Troupes.	
Ballets.	

La Scène se passe à Ispahan au premier et au troisième acte, et sur le Mont-Taurus au second.

NIRZAL ET ZORAÏDE.

ACTE PREMIER.

(*Le théâtre représente le palais de Thamar.*)

SCENE PREMIERE.

PHANOR *seul.*

ENFIN les ordres de Thamar, mon maître, sont exécutés; mais ce que je ne puis concevoir, c'est le motif de la fête qui va avoir lieu, et à laquelle Nirzal et Osmin doivent avoir part. Si je ne me trompe, ces deux chefs sont plus rivaux qu'amis, ce dernier aurait vraiment tort de s'enflammer pour Zoraïde, fille unique de Thamar; cette princesse aime Nirzal, je le sais, et lorsque l'amour s'empare d'un jeune cœur, il fait des impressions durables. Quoique Osmin soit issu d'un sang que révère la Circassie; il ne faut pas qu'il se flatte de l'emporter sur Nirzal dont la naissance est inconnue, il est vrai, mais qui par de brillants exploits, peut se placer au rang de nos premiers princes; d'ailleurs, ce qui semble devoir nourrir en lui l'espoir d'obtenir la main de Zoraïde, c'est qu'il n'ignore pas que mon maître, fort au-dessus des préjugés vulgaires, répète souvent cette belle maxime que « la naissance honore l'homme bien moins que les vertus. (*Musique*) Mais j'apperçois la princesse.

SCENE II.

ZORAIDE, PHANOR.

ZORAÏDE.

SAVEZ-VOUS Phanor a quelle occasion mon père fait préparer une fête et rassembler en même-tems une partie des troupes de l'empire ?

PHANOR.

Je l'ignore absolument, madame.

ZORAÏDE.

J'interroge partout et partout on me fait la même réponse.

PHANOR.

Si j'en puis juger par les soins que Thamar, votre père, prend chaque jour pour varier vos plaisirs : je pense que vous êtes l'objet de ce divertissement.

ZORAÏDE.

Mais ces soldats prêts à marcher au premier signal, sont-ils destinés à augmenter l'éclat de cette fête: Nirzal doit, dit-on,

les commander. Ce choix l'honore sans doute, mais s'il faut que la guerre se rallume, s'il faut que des flots de sang rougissent encore la terre, de quel trouble ne vais-je pas être saisie ? La mort, qui sous les drapeaux de Mars, moissonne également les chefs et les soldats, épargnera-t-elle mon amant ! Eh ! puis-je me flatter que cé jour ne sera pas le dernier de sa vie.

PHANOR.

Vous êtes trop ingénieuse à vous allarmer, madame, serait-ce la première fois que le sort des combats aurait respecté la valeur et la vertu. Au reste, nos voisins sont tranquilles, et cette réunion de troupes n'a probablement d'autre motifs que d'en imposer aux ennemis de l'état.

ZORAÏDE.

Eh ! bien, un autre sujet d'inquiétude n'en remplit pas moins mon cœur d'amertume. Chacun, comme vous le savez, ignore à qui Nirzal doit la naissance, et ce mistère jusqu'à ce moment impénétrable, peut porter mon père à lui refuser ma main.

PHANOR.

Alors, je parviendrai peut-être à déchirer le voile qui cache son origine à tous les yeux.

ZORAÏDE.

Vous, Phanor ?

PHANOR.

Moi même : je sais des particularités qui semblent annoncer que sa naissance n'est pas commune.

ZORAÏDE.

Pourquoi vous être tû aussi long-tems sur des indices aussi importants.

PHANOR.

Je l'ai dû pour ne pas troubler la tranquillité de Nirzal.

ZORAÏDE.

Ah ! parlez, je vous en conjure; que Zoraïde apprenne tout de votre bouche.

PHANOR.

Puis-je rien refuser à la fille de mon prince. Il y a vingt ans que votre père conçut le plus violent amour pour une jeune princesse nommée Roxane; mais ses vœux furent rejettés. Clar, voisin des états de votre père, obtint son cœur et sa main; dès ce moment, Thamar jura à son heureux rival une haine implacable, et il employa tout pour se venger d'un refus qu'il appellait une offense; Roxane mourut la même année en donnant un fils à son époux; on crut que la mort de cette princesse, désarmerait la fureur de votre père, mais il n'en persista pas moins dans ses projets de vengeance, il faisait la guerre à Clar, et il la continua; la victoire se déclara pour lui; il pénétra dans les états de ce prince, prit

d'assaut, dans la nuit, Aracan, sa ville capitale, la mit au pillage, et l'infortuné Clar ne trouva son salut que dans la fuite ; ce fut au milieu de cette nuit de deuil, que guidé par un sentiment que l'humanité seule peut inspirer, je sauvai Nirzal d'une mort inévitable ; je l'arrachai des mains d'un soldat, qui refusant de me le livrer, fut d'un seul coup étendu à mes pieds, ces mots « veillez sur cet enfant » furent les seuls que ce malheureux prononça, je crus alors remarquer sous son manteau des vêtements qui ne pouvaient être ceux d'un simple soldat ; le croirez-vous, madame, les dernières paroles de cet homme, toujours présentes à ma mémoire, les vêtements peu faits pour un rang inférieur, la disparition de Clar, tout me remplit pour cet enfant du plus grand intérêt ; enfin, de retour dans ce palais, je fis passer cette tendre créature pour le fils d'un soldat mort au siége d'Aracan ; votre père touché de son triste sort, l'adopta et le fit élever à sa cour, sous le nom de Nirzal : voilà, madame, les seuls éclaircissements que je puisse vous transmettre sur un sujet de votre père, justement considéré comme un des plus fermes soutiens de ses états.

ZORAÏDE.

Les vagues lumières que vous venez de répandre sur les premières années de Nirza, ne font qu'augmenter mon incertitude sur sa naissance ; hélas, elles ne m'empêcheront pas de craindre que l'orgueilleux Osmin, dont mon père m'entretient si souvent, ne lui soit un jour préféré.

PHANOR.

Je ne saurais le croire, votre père donne sans cesse à Nirzal, des marques de la plus vive affection, il le regarde. . . . .

ZORAÏDE.

Comme un guerrier capable de commander ses armées, mais non comme un mortel digne d'être son gendre.

PHANOR.

Voici Osmin qui s'avance.

ZORAÏDE.

Ah ! que ne puis-je l'éviter. (*Elle va pour sortir*).

SCENE III.

Les précédens, OSMIN.

OSMIN.

Quoi ! vous me fuyez, madame, daignez au moins m'accorder un moment d'entretien.

ZORAÏDE.

Seigneur, (*à part*) que va-t-il me dire ?

OSMIN (*fait signe à Phanor de s'éloigner.*)

Souffrez, madame, que je m'explique aujourd'hui librement devant vous, je fus envoyé par mon père, à la cour

de Thamar pour m'instruire sous ce héros dans l'art de combattre et de vaincre ; déjà j'ai consacré six années à ce noble apprentissage, et je suis loin encore de mériter le titre glorieux de grand capitaine, quand il n'a fallu qu'un instant passé près de vous pour ne faire de moi que le plus tendre des amans ; envain auraï-je essayé de résister à l'amour qui m'a subjugué, mes yeux avoient rencontré les vôtres, l'effort étoit impossible, depuis ce moment je n'ai formé qu'un vœu.... un vœu qui m'est bien cher, celui de vous être enchaîné par le plus saint des liens ; aucun mortel sans doute n'a encore touché votre cœur, et je me flatte d'être digne de le posséder ; si pour prétendre à ce bonheur il suffit de quelques vertus et d'une illustre naissance, daignez répondre, madame, à cet aveu sincère, et croyez que ma félicité seroit empoisonnée, si par la moindre contrainte j'obtenois jamais votre main.

ZORAÏDE (*embarrassée.*)

J'étois loin de m'attendre, seigneur, que d'aussi faibles charmes eussent pu faire impression sur votre ame ; d'ailleurs votre nom .... votre rang .... *à part*, je ne sais que lui dire.

OSMIN.

Le rang dites-vous, s'il falloit le consulter pour aimer, à qui plus qu'à vous devrai-je chercher à plaire ? Le sang des Osmin est-il donc plus illustre que celui de Thamar.

ZORAÏDE.

Mais seigneur, je ne puis seule disposer de ma main, mon père dont les soins et la tendresse pour moi n'ont point de bornes, doit avant tout.....

OSMIN.

Le devoir est juste et légitime, et de ce pas je cours....

ZORAÏDE.

Arrêtez seigneur, eh quoi ! n'attendrez-vous pas que Zoraïde se soit interrogée ?... Pensez-vous qu'on puisse aimer en un instant ; l'heureuse simpathie qui seule peut faire le bonheur de deux époux, accompagne rarement un hymen précipité ; j'en appelle au sentiment généreux qui vient de s'échapper de votre bouche ; vous ne voulez point m'obtenir par contrainte, eh bien ! n'exigez pas dans ce moment la réponse d'un cœur qui... pour la première fois vient d'entendre un aveu.

OSMIN.

Je cède à ce desir, madame, quelque soit le motif qui vous l'ait inspiré, (*mouvement de Zoraïde*), pardon Zoraïde, mais le cœur où vous régnez craint de trouver le vôtre peu favorable à ses vœux, ne différez pas de me faire connoître le sort qui m'est réservé et songez que pour un seul mot vous déciderez du bonheur ou du malheur de mes jours.

ZORAÏDE.

L'amour que j'ai pu vous inspirer, seigneur, ne vous auto-

rise pas à blâmer ce délai, et encore moins à vous plaindre d'un refus si jamais vous en êtes l'objet.

OSMIN.

Qu'entends-je !... quoi mes soupçons....

ZORAÏDE.

M'offenseut.... Demain vous apprendrez quelle est ma résolution, et je veux bien vous croire d'avance assez généreux pour la respecter.

(OSMIN *semble interdit à ces derniers mots de Zoraïde, il veut parler, son trouble l'en empêche, pressé de s'excuser devant Zoraïde, il se dispose à la suivre, mais elle lui fait signe de s'arrêter*).

SCENE IV.

OSMIN *seul.*

QUE dois-je penser de ce discours, oui Nirzal est aimé, je ne saurois me le dissimuler; l'embarras qu'elle vient de faire voir à mon approche, la crainte quelle a laissée appercevoir quand j'ai voulu voler près de son père, tout me l'atteste; quoi ! Nirzal seroit mon rival préféré, quels sont ses ayeux, quel est son rang, quelle contrée est sous sa domination, sans les bienfaits de Thamar, il seroit inconnu dans la Perse; jeune présomptueux ne te flatte pas d'obtenir la main de Zoraïde, fusse-tu le premier des mortels, Osmin sauroit te la disputer, (*musique*); mais le voici, cherchons à pénétrer ses secrets sentimens.

SCENE V.

NIRZAL, OSMIN.

NIRZAL.

LES troupes, Seigneur, n'attendent plus que l'instant du départ; puis-je savoir de vous si vous avez, ainsi que moi, reçu du prince l'ordre de marcher à leur tête.

OSMIN.

Vous devez seul les conduire, c'est du moins ce que Thamar m'a fait entendre.

NIRZAL.

Vous restez en ces lieux, seigneur ?

OSMIN.

Je l'espère.

NIRZAL.

Je m'étonne, s'il s'agit de combattre quelques nouveaux ennemis, que vous ne partagiez pas la gloire de les vaincre.

OSMIN.

Thamar sait trop bien apprécier votre vaillance et vos talens, pour ne pas vous laisser cette gloire toute entière; et quelle que soit l'immensité du champ d'honneur, Nirzal n'y laissera point pour d'autres de lauriers à moissonner.

NIRZAL.

Je ne viens point ici pour recevoir des éloges, seigneur; la flatterie peut plaire aux courtisans, mais non pas au guerrier.

OSMIN.

Je vous parle avec franchise; imitez moi, Nirzal, et dites, malgré votre passion pour la gloire, si vous n'aimeriez pas mieux, que dans cette occasion, le choix du prince fut tombé sur moi seul.

NIRZAL.

Je ne vous comprends pas.

OSMIN.

Je vais m'expliquer mieux. Accoutumé à vaincre dans les combats, il ne vous a pas été difficile de triompher d'un cœur digne des vœux de toute la Perse, et Zoraïde....

NIRZAL.

Eh! bien Zoraïde....

OSMIN.

N'a pu vous voir avec indifférence. Dès long-temps j'ai percé ce mystère, mais j'ai cru devoir vous le laisser ignorer jusqu'à ce jour, et j'attendais ce moment pour vous féliciter d'un bonheur dont seul vous êtes digne.

NIRZAL.

Je suis surpris, seigneur, de ce discours; mais je vais y répondre en peu de mots. Je ne chercherai point à connoître les moyens par lesquels vous avez pu lire dans mon cœur; mais quels que soient vos pressentimens, qu'il vous suffise de savoir que rien ne seroit pour moi plus glorieux que de les voir se réaliser.

OSMIN.

Aussi vous ne sauriez disconvenir.... (*Musique.*)

NIRZAL.

Voici Thamar qui s'approche.

OSMIN (*à part.*)

Dissimulons.

SCENE VI.

THAMAR, NIRZAL, OSMIN, PHANOR, suite.

THAMAR *à Phanor.*

Va dire à ma fille de se rendre près de moi. (*Phanor sort; à Osmin et à Nirzal.*) Je suis charmé de vous trouver ensemble; vous n'êtes point étrangers tous les deux à la fête qui va se célébrer, et j'ai lieu de croire que vous serez contents l'un et l'autre de la part que vous y aurez.

NIRZAL.

Qui de nous, prince oseroit ne pas souscrire à vos sages desseins. (*Musique.*)

Scène

SCENE VII.

Les précédents, ZORAIDE, PHANOR.

ZORAÏDE.

Mon pére, je me rends à votre ordre.

THAMAR.

Ma fille, c'est en ce jour que j'ai résolu de vous donner un époux.

ZORAÏDE (*à part.*)

Dieux !

THAMAR.

La haute estime dont je suis pénétré pour le gendre que j'ai choisi, doit vous prouver combien il est digne de vous. J'ai voulu que les divertissemens réguassent dans ce palais à l'instant où je vous le ferai connoître. Je n'ai d'autre intention, en vous séparant de moi, que d'assurer pour toujours le bonheur d'une fille qui m'est chère ; autant il me sera doux de vous voir approuver mon choix, autant il me serait cruel de vous voir contracter, par pure obéissance, un engagement qui feroit le malheur de votre vie. J'espère pourtant que ma tendresse pour vous ne vous enhardira pas, sans un motif légitime, à refuser l'époux que je vous destine.

ZORAÏDE.

Mon père... vos volontés doivent être pour moi des ordres absolus.... cependant....

PHANOR (*à Thamar.*)

Songez, seigneur, aux larmes que ses yeux vont repandre, si votre choix n'est pas d'accord avec son cœur.

THAMAR.

Sois tranquille, Phanor. (*A Nirzal et Osmin.*) Écoutez, mes amis, je ne puis vous donner à tous deux la même assurance de mon attachement ; oui, vous m'êtes également chers. (*A Osmin.*) Vous par le sang dont vous sortez. (*A Nirzal.*) Toi par le mérite et les vertus qui te distinguent. Apprenez donc que l'un de vous va devenir mon gendre

NIRZAL et OSMIN *ensemble.*

L'un de nous !

ZORAÏDE.

L'un d'eux !

OSMIN.

Ah ! prince, qu'un tel titre est digne d'envie.

NIRZAL.

Pour moi, seigneur, croyez....

THAMAR.

Il ne te restera rien à désirer ; prenez place près de moi, que la fête commence, et vous connoîtrez bientôt votre sort.

ZORAÏDE (*à part.*)

Dans quelle inquiétude il me jette.

Ballet.

(*A la fin du Ballet, les danseurs forment, avec leurs guirlandes, un chiffre portant ces mots :* Osmin sera l'époux de Zoraïde.

Zoraïde et Nirzal.

Osmin! ô ciel!

Osmin (*à part.*)

O bonheur inattendu!

Thamar (*montrant Nirzal.*)

Et voila le généralissime de toutes mes armées.

Zoraïde

Ah! mon père, que vous avez mal interprêté mes sentimens.

Thamar.

Que voulez-vous dire? Un autre qu'Osmin seroit-il aimé?

Zoraïde.

Oui, seigneur.

Thamar.

Qui?

Zoraïde.

Nirzal.

Osmin.

Lui dont le sang....

Nirzal.

Est fait pour le disputer aux plus puissants rois de la terre; je le sens à l'orgueil qui m'anime. (*à Thamar.*) Apprenez, prince, dussai-je encourir votre disgrace, que depuis long-temps j'idolâtre Zoraide; que je n'attendois qu'une occasion favorable pour vous en faire l'aveu.

Zoraïde.

Oui, mon père, élevés près l'un de l'autre, nous nous fîmes de nous voir une douce habitude; le temps ouvrit nos cœurs à l'amour, et votre fille crût n'être pas coupable, en donnant sa foi à un héros que vous nommez par-tout le soutien de votre Empire.

Nirzal.

Vous l'entendez, Osmin, je suis aimé.

Osmin.

Un tel aveu n'a rien qui m'allarme, sa main m'est promise et je ne la céderai qu'avec ma vie.

Nirzal.

Eh bien! approuvez la proposition que je vais faire (*à Thamar*), prince s'il est vrai que votre amitié se partage également entre nous, consentez que le sort des armes soit l'arbitre de votre choix.

Osmin.

J'accepte le défi.

Zoraïde (*avec crainte.*)

Ah! mon père.

THAMAR.

Et moi je m'y oppose, je n'autoriserai point un combat qui seroit fatal à l'un de vous, et peut-être à tous les deux, je conçois un moyen, écoutez.... de vous seuls mon choix va dépendre, mais avant j'exige que vous me promettiez de vous soumettre à mes dernières volontés.

NIRZAL et OSMIN (*après une pause.*)

Nous le jurons.

ZORAÏDE.

Que va-t-il proposer ?

THAMAR.

Clar, dont j'ai conquis les Etats et mon mortel ennemi voit encore la lumière, il habite dit-on sur le Mont-Taurus, où il n'est connu que sous un nom supposé, j'étois loin de présumer que ce prince dont je n'ai pu malgré de nombreuses recherches découvrir la retraite, se fut refugié dans mes propres états. La soif de la vengeance guide ses pas, je n'en puis douter, je veux m'assurer de sa personne, par là je préviendrai l'exécusion de ses projets, et je satisferai ma haine; c'est pour remplir ce double objet que tant de troupes sont rassemblées, faites en deux corps, et que chacun de vous en prenne un sous son commandement, parcourez les lieux que je vous indiquerai et celui qui découvrira la retraite de Clar deviendra mon gendre, à l'instant où il l'aura remis en mon pouvoir.

PHANOR.

Quoi! vous écoutez encore votre ressentiment ?

THAMAR.

Il me maîtrisera tant que Clar verra le jour.

ZORAÏDE.

Grands dieux! faut-il que je sois le prix de la vengeance !

NIRZAL.

Vous avez reçu nos sermens, ils seront accomplis.

Nirzal et Osmin prennent congé de Thamar. Zoraïde reçoit les adieux de son amant, tandis que Thamar et Osmin passent au fond du théâtre pour faire avancer les troupes. Après une marche exécutée au milieu de la scène, elles se forment en deux corps, et défilent sous les ordres de Nirzal et d'Osmin, le Ballet les suit précédé de Thamar, de Zoraïde et Phanor.

Fin du premier Acte.

ACTE DEUXIÈME.

(Le théâtre représente une forêt, au fond de laquelle on voit une montagne ; la retraite de Clar est au bas, l'entrée doit à peine s'en appercevoir.)

SCENE PREMIERE.

ALAMIR, ZÉLINE.

ALAMIR *porte un panier couvert.*

Je te réponds d'avance qu'il n'en sera rien.

ZÉLINE.

Cependant, il serait plus en sûreté chez nous qu'ici.

ALAMIR

Sans doute ; mais il ne verra pas comme nous. J'avais servi pendant dix ans sous le prince Clar, avant que le ciel m'eût procuré l'occasion de lui être utile, et j'ai pu pendant ce tems apprendre, je crois, à le connaître. Tu sais avec combien de difficultés, il accepta les offres que je lui fis, le jour ou un heureux hasard nous le fit rencontrer errant dans cette forêt. Il ne consentit à habiter parmi nous, qu'à condition que son azyle serait écarté de notre demeure, et qu'exempt d'importunités, il pourrait s'y livrer à toutes ses réflexions. Voilà près de six mois qu'il est retiré dans ce lieu et que connu sous le nom de Cheric, il y vit en solitaire, peux-tu penser, après cela qu'il veuille changer de façon de vivre ; va, efface cette idée de ton cerveau.

ZÉLINE.

Eh ! bien, quoique tu en dises, je veux lui en faire la proposition.

ALAMIR.

Ah ! quand je pense aux revers de fortune auxquels les grands sont sujets ; je me dis souvent, j'aime mieux être pauvre et ignoré.

ZÉLINE.

C'est selon, chacun a ses tourments.

ALAMIR.

Eh ! que sont les nôtres auprès de ceux qu'éprouve l'homme puissant ! Par exemple, n'est-il pas douloureux pour un prince tel que Clar, de se voir forcé de finir ses jours dans l'obscurité, tandis qu'ils devraient s'écouler au sein des grandeurs et au milieu de toutes sortes de délices.

ZÉLINE.

C'est cependant l'amour qui lui a attiré tout cela.

ALAMIR.

Oui, l'amour ou le diable, car d'après le récit que le prince nous a fait de ses malheurs, c'est une femme. . . .

ZÉLINE.

Grand-merci de ton observation.

ALAMIR.

Il est certain que si cette princesse Roxane n'eût pas été poussée par je ne sais quel démon à lancer ses traits enchanteurs sur deux hommes à-la-fois, tout cela ne serait pas arrivé ; au reste, laissons le passé, et occupons nous du présent. D'abord, portons au prince ces faibles provisions.

ZÉLINE.

Tu as raison.

(*Zéline gagne le haut de la montagne pour s'assurer si personne n'approche ; Alamir en fait autant des deux côtés de la scène, ensuite il frappe doucement à l'entrée de la retraite de Clar, tandis que Zéline descend le rejoindre.*)

ALAMIR.

Ouvrez, prince, c'est Alamir.

SCENE II.

Les précédents, CLAR.

CLAR.

Mes bons, mes chers amis! avec quel nouveau plaisir je vous revois chaque jour.

ALAMIR.

Rien n'égale celui que nous mêmes nous trouvons dans le peu de soins que nous vous rendons.

ZÉLINE.

Mais une chose nous chagrine, c'est que nous ne puissions pas vous procurer toutes les aisances qu'exige votre rang, et les consolations que demandent vos malheurs.

CLAR.

Ah ! mes amis, il ne me manque rien, sinon... de ne pouvoir vous donner, que par des larmes, des témoignages de ma reconnoissance.

ALAMIR.

Ne parlons point de cela, je vous en prie.

ZÉLINE.

Tenez, prince, nous avons, mon mari et moi, une grâce à vous demander.

CLAR.

Une grâce ? et que puis-je pour vous en l'état où je suis.

ZÉLINE.

Ce serait de venir enfin demeurer avec nous, alors nous pourions plus facilement....

CLAR.

Mes amis, que me proposez-vous ? moi ? partager votre retraite ! vous n'avez donc pas envisagé tous les maux qui en resulteroient. Si Thamar venoit à m'y découvrir, il vous accu-

seroit d'avoir voulu me soustraire à sa vengeance; il vous en feroit sentir toute la rigueur ; au lieu que me trouvant seul ici, il ne pourra penser que vos mains bienfaisantes m'apportent les secours dont j'ai besoin : il croira qu'abandonné de la nature entière, je ne subsiste que des faibles productions du sol qui m'environne. Dans cette persuasion, il ne frappera que moi, et du moins j'emporterai cette douce consolation de n'avoir rien fait qui puisse troubler votre tranquilité.

ZÉLINE.

Mais il est possible que Thamar se soit lassé de vous haïr.

CLAR.

Non, Zéline; non, la haine et la vengeance n'abandonnent jamais le cœur des méchans.

ALAMIR.

Eh ! bien, s'il découvrait votre asyle, croyez-vous qu'il vous en arrachât impunément ? Il ne le pourroit qu'après qu'Alamir, vaincu et térrassé, n'aurait plus de force pour vous défendre.

ZÉLINE.

Pensez-vous que nous serions les derniers à nous opposer aux violences de vos persécuteurs.

CLAR.

Respectables amis, je ne doute point de votre courageux dévouement; mais sans empêcher ma perte, il rendrait la vôtre inévitable, et il augmenteroit aussi le poids de mes douleurs.

SCENE III.

Les précédens, ZÉLCAR (*accourant du haut de la montagne.*)

ALAMIR.

QUE veut notre fils.

ZÉLCAR.

Je viens d'appercevoir des soldats qui traversent la forêt, portant leurs pas de ce côté; ils paroissent tous occupés d'une recherche importante; je me suis hâté de les devancer pour vous en prévenir.

ALAMIR.

De qui sont ces soldats ?

ZÉLCAR.

De Thamar.

CLAR.

De Thamar. Ah ! si je croyais....

ZÉLCAR.

Il ne vous reste pas un instant à perdre pour vous soustraire à leurs regards.

ZÉLINE.

Rentrez au plutôt.

ALAMIR.

Sans doute ils sont loin de vous soupçonner dans cette retraite, et puis ils ne font peut-être que traverser ce pays, ainsi....

CLAR.

Eh! quel est celui d'entre eux qui pourroit me reconnoître: vingt ans d'adversité ont altéré mes traits; mon nom n'est ici connu que de vous, et ces vêtemens rustiques.....

ALAMIR.

Vous nous faites trembler! Quel est donc votre dessein?

CLAR.

De voir si je pourrai découvrir parmi eux le ravisseur de mon fils,

ALAMIR.

Y songez-vous prince, il est douteux qu'il soit du nombre de ces soldats, et en fut-il à quel signe le reconnoîtriez-vous?

CLAR.

A la secrette horreur que sa présence m'inspireroit.

ZÉLCAR (*qui étoit remonté sur le haut de la montagne, dit en la redescendant.*)

Les voici, qui s'avancent.

ALAMIR.

Calmez votre douleur, elle peut dans ce moment être funeste à votre sûreté, rentrez, rentrez, seigneur.

CLAR.

Eloignez-vous mes amis, laissez-moi.

ZÉLINE.

Ah! de grace.

CLAR.

Vengeance! vengeance! est le seul cri que je veux faire entendre.

Alamir, Zelcar et Zéline entourent Clar et s'opposent de toutes leurs forces à ce qu'il se montre aux regards des soldats, après quelque résistance, Clar cède et rentre dans sa retraite, à l'instant ou Alamir referme la porte, Cédalir paroît sur le haut de la montagne.

ALAMIR (*appercevant le soldat.*)

Il étoit temps.

SCENE IV.

ALAMIR, ZÉLCAR, ZÉLINE, CÉDALIR.

ZÉLINE.

POURVU qu'il n'ait pas été apperçu.

ALAMIR.

Je ne le crois point, n'ayons pas l'air déconcerté, (*haut*). Voyons, est-ce entendu comme ça?

ZELCAR.

Oui, mon père.

ZÉLINE.

Ce n'est pas si difficile à retenir.

ALAMIR.

Quand vous aurez tous deux terminé, ce dont nous sommes convenus, vous reviendrez au logis où je vais vous attendre pour retourner ensemble à de nouveaux travaux : sur-tout dépêchez-vous.

ZÉLINE.

Nous serons le moins de temps possible.

Alamir indique à sa femme l'endroit où elle doit aller, il en fait autant à son fils, il donne un coup-d'œil sur la retraite de Clar, et feint en gagnant la hauteur d'être occupé de toute autre chose, arrive près de Cédalir, ils se regardent et se saluent, Alamir passe devant lui et se retourne pour l'examiner, Cédalir se doutant de quelque chose, traverse la montagne et sort du côté opposé à Alamir.

SCENE V.

(*Plusieurs soldats de Nirzal entrent les premiers et se dispersent tant sur la montagne que dans les environs.*)

NIRZAL.

Mes recherches jusqu'à ce moment ont été vaines, si du moins dans ces lieux déserts quelqu'un s'offroit à ma vue, je pourrois peut-être en tirer quelques éclaircissemens, j'ignore si de son côté Osmin est plus heureux.... Heureux est-ce l'être vraiment, que de se voir obligé de couvrir de fers un prince, déjà trop infortuné ?... Je ne sais ; mais mon imagination me le peint avec une ame grande et magnanime, ses traits semblent m'inspirer d'avance un respect religieux. Oui, si le sort le fait tomber dans mes mains, il ne peut rien avoir à craindre, homme et malheureux, il a des droits réels sur mon cœur.

SCENE VI.

NIRZAL, CÉDALIR, ALAMIR, (*paroissant au haut de la montagne.*)

CÉDALIR.

Je vous cherchais général.

ALAMIR (*à part.*)

Et moi je te guettais.

NIRZAL.

Quel motif si pressant, t'amène près de moi ?

CÉDALIR.

Je crois avoir découvert l'asile de Clar.

ALAMIR.

Nous auroit-il vus.

NIRZAL.

A quel endroit ?

CÉDALIR.

Ici même, au bas de cette montagne.

ALAMIR.

Ah ! la mauvaise langue.

NIRZAL (*cherche.*)

En effet, on diroit qu'une porte.... Précisément c'en est une.... O Zoraïde tu seras donc à moi ; mais à quel prix, grands dieux faut-il que je t'obtienne.

CÉDALIR.

Qu'ordonnez-vous, général, faut-il ?...

NIRZAL.

Il faut respecter l'asile de l'infortune.

ALAMIR.

Payons d'effronterie.

NIRZAL (*frappe trois coups à la porte de Clar.*)

Habitant de cette sombre retraite, qui que vous soyez, paroissez, montrez-vous avec confiance.

ALAMIR.

Mais général, personne ne demeure dans cet endroit.

NIRZAL.

Personne dites-vous ?

ALAMIR.

Personne que moi quand il fait trop chaud.

NIRZAL.

Cependant ce soldat.....

ALAMIR.

Se trompe.

NIRZAL.

Eh bien ! je veux m'en assurer.

SCENE VII.

Les précédents, CLAR.

(CLAR, *paroît à la porte de sa retraite, et loin d'être surpris à la vue des soldats, il montre par sa contenance un homme exempt de crainte. Nirzal le regarde et paroît affecté*).

ALAMIR (*à part.*)

QUELLE imprudence !

CÉDALIR *à Alamir.*)

Je disois vrai, comme tu vois. (*Il s'éloigne*).

ALAMIR (*à part.*)

Ah ! prince qu'avez-vous fait ?

CLAR (*à part.*)

Mon heure ; je le vois est arrivée. (*Haut à Nirzal*). Qui êtes vous ?

NIRZAL.

Un fidèle sujet de Thamar :

CLAR.

Que cherchez vous ici ?

NIRZAL.

Un prince malheureux.

CLAR.

Et que lui voulez-vous ?

NIRZAL.

Le voir et lui parler :

CLAR.

Vous le nommez ?

NIRZAL.

Clar.

ALAMIR (*bas à Clar.*)

Dites que vous ne le connoissez pas :

CLAR (*avec dignité.*)

Il est devant vous:

NIRZAL (*surpris.*)

Quoi vous êtes ?.... Je reste interdit.

CLAR.

Vil satellite d'un barbare oppresseur, viens-tu pour m'arracher la vie ? frappe :

ALAMIR.

Qu'il s'en garde bien :

NIRZAL.

Ah ! combien il se trompe ! (*aux soldats*), éloignez-vous. (*Il fait signe à Alamir d'en faire autant*).

ALAMIR.

Non : je reste moi, et pour cause.

CLAR.

Eh quoi ! tu crains qu'ils soient témoins de ta férocité ?

NIRZAL

Je ne veux pas qu'ils le soient du trouble qui m'agite.

CLAR (*le considérant.*)

Tu peux t'expliquer sans crainte, Alamir, ce vieillard, il est mon ami, parle ? que veux-tu dire ?

NIRZAL.

Que Nirzal n'est pas si barbare que vous le pensez.

CLAR.

Voudrais-tu me surprendre par une feinte pitié ?

NIRZAL.

Me punisse le ciel si le mensonge souille mes lèvres.... Oui.... e veux vous servir.

ALAMIR (*à part.*)

En voici bien d'un autre.

CLAR.

Quoi tu pourrois.... Mais qui me répondra de ta loyauté.

NIRZAL.

Vous en faut-il un gage ? voilà mes armes ; je les dépose à vos pieds.

CLAR (*l'admirant et ramassant les armes.*)

Et moi, je te les rends.... Je te crois sincère.

ALAMIR (*à part.*)

Et moi aussi.

CLAR.

Réponds, d'où vient la prompte sensibilité qui te parle pour moi?

NIRZAL.

Je l'ignore moi-même. Mon ame fortement émue, se laisse entraîner vers vous par un sentiment que je ne puis expliquer ; oui, c'est en vain que je voudrois le déguiser ; mon cœur souffre trop des maux dont le sort vous accable.

CLAR.

Ah ! je le vois, tu n'est pas né pour le crime : le méchant n'a point ce ton de vérité qui pénètre l'ame.... Dis-moi, brave jeune homme, de quel sang es-tu sorti ?

NIRZAL.

Mes parens me sont inconnus ; Ispahan m'a, dit-on, vu naître dans un rang abject ; je ne dois la faveur, dont je jouis à la cour, qu'aux succès de mes armes ; mais qu'importe qui je sois, seigneur, je ne veux m'occuper que de vous.

CLAR.

Pourquoi faut-il qu'avec d'aussi nobles sentimens tu sois l'instrument des vengeances de Thamar ; car je ne doute pas que tu n'aies reçu de lui l'ordre de m'arracher de ces lieux.

NIRZAL.

Oui, seigneur, Thamar me l'a donné cet ordre oruel ; mais si vous daignez vous livrer à ma foi, j'ose vous assurer que vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

CLAR.

Que faut-il faire.

NIRZAL.

M'accompagner volontairement à la cour de Thamar.

CLAR.

Qui ? moi ! paroître devant cet odieux rival ; devant ce monstre qui, par les malheurs qu'il a accumulés sur ma tête, a précipité mon épouse au tombeau ; qui a fait arracher de mes bras le seul fruit d'une union si chère ! Non, jamais !

NIRZAL.

Je sens que le souvenir de tant d'infortunes ne sauroit s'effacer tout-à-coup de votre mémoire ; mais, prince, on peut vaincre la haine de Thamar : venez avec moi près de lui, vos jours y

seront en sûreté; j'embrasserai ses genoux, je les arroserai de pleurs; je lui peindrai vos longues souffrances avec cette énergie que donne le plus tendre intérêt; sa fille, la charmante Zoraïde, joindra ses prières à mes prières, ses larmes à mes larmes: il s'atendrira; nous triompherons de sa vieille inimitié, et cette victoire sera suivie de l'oubli du passé.

CLAR.

Tu t'abuses, ami, si tu crois qu'il soit possible d'amollir le cœur de Thamar; va, ne te repais point de ce flatteur espoir. Les tourmens que ton maître me reserve ne sauroient m'effrayer; mais je ne veux pas qu'il ait le barbare plaisir de me voir tomber vivant entre ses mains. Laisse-moi dans cet obscur asyle; puisse-t-il être mon tombeau.

NIRZAL.

Mais ce séjour n'est pas fait pour vous, prince.

CLAR.

L'amitié de ces braves gens me l'a rendu sacré; leur infatigable sollicitude m'y fait trouver l'oubli de mes grandeurs passées; leur empressement à prévenir mes desirs, à m'apporter des consolations, à mettre ma vieillesse à l'abri des atteintes de la misère, en a fait une retraite que je chéris et que je préfere même aux palais des rois.

ALAMIR.

Restez, prince, restez auprès de nous. Où trouverez-vous des cœurs capables de vous aimer plus que les nôtres.

NIRZAL.

Si j'en juge par le mien, ailleurs il en rencontrera qui l'aimeront autant. (*A Clar.*) Prince, cédez à mes instances; mon active amitié fera sa seule étude de tout ce qui contribuera à vous rendre le bonheur.

CLAR.

Le bonheur....! il n'est plus fait pour moi; j'ai perdu mon fils.

NIRZAL.

En moi vous le retrouverez: mettez un terme à vos ennuis; partons.

CLAR.

Tu me presses en vain; va tu serois loin de me donner ce conseil, si tu savois combien j'éprouve d'horreur au seul nom de Thamar. Que seroit-ce donc s'il falloit supporter sa présence?

NIRZAL.

Cette inimitié....

CLAR.

Est légitime.

NIRZAL.

Mais votre perte....

CLAR.

Est inévitable, je le vois.

NIRZAL.

Eh! bien, sachez (car je ne veux rien vous taire) qu'un autre que moi est également chargé du soin de découvrir votre asyle; que cet autre est d'un caractère trop altier pour vous traiter avec les égards qui sont dus au malheur; sachez enfin que la main de Zoraïde doit être la recompense de celui de nous deux qui vous découvrira.

CLAR.

Qu'entends-je!

NIRZAL.

A ce grand intérêt qui m'a fait entreprendre votre recherche, il s'en joint un autre non moins cher à mon cœur, celui de votre conservation; mais par le refus de me suivre, vous me faites perdre à-la-fois l'espoir d'être l'époux du seul objet que j'aime; vous assurez le bonheur d'Osmin, mon odieux rival; mon crédit, mon rang, ma fortune, les faveurs de Thamar, vous détruisez tout par ce refus cruel; cependant je pourrois.... mais non, je ne saurois faire violence à celui qui, malgré moi, fait couler mes larmes : adieu, seigneur

CLAR.

Arrête, cher ami.

NIRZAL.

Vous ne me croyez pas digne de ce nom.

CLAR.

Arrête, je t'en conjure. Je puis, dis-tu, contribuer à te rendre heureux.... Eh bien! je consens à te suivre.

NIRZAL.

Seroit-il vrai?

CLAR.

Va, je t'en donne ma foi. A toi seul étoit réservé le pouvoir de m'arracher de ces lieux. Éloigne-toi pour un moment; je voudrois me livrer à quelques réflexions.

ALAMIR.

Ainsi, cher prince, vous allez nous quitter! Que vont dire ma pauvre Zéline, mon fils, et ceux qui vous connoissent?

NIRZAL.

Ah! ne cherchez point à le détourner d'une résolution de laquelle dépend peut-être le retour de sa prospérité.

CLAR.

Ne crains rien, ma parole est sacrée.

NIRZAL.

La mienne est inviolable. Je vous laisse, et vais, faisant cesser toutes recherches, ordonner le départ de mes troupes.

SCENE VIII.

CLAR, ALAMIR.

ALAMIR.

Je renonce pour jamais au commerce des hommes, si celui-là n'est pas de bonne foi.

CLAR.

A quel sentiment, grands dieux, dois-je attribuer l'intérêt qu'il m'a inspiré? Mon ame étoit en proie aux souvenirs les plus amers, Nirzal a paru, et mes douleurs se sont calmées. (*Musique.*) O divine providence! depuis vingt ans je supporte tes coups sans cesser de t'adorer. Je te rends grace en ce moment d'avoir, par une douce erreur, allégé le poids de mes souffrances. Ah! si jamais tu me rendois mon fils, combien de bénédictions t'adresseroit le plus fortuné des pères.

ALAMIR.

Il ne faut désespérer de rien; souvent de l'abîme des disgraces on voit briller les rayons d'un bonheur inespéré.

CLAR.

Cette félicité n'est point faite pour Clar. En attendant le retour de Nirzal, je vais voir pour la dernière fois ma paisible retraite. (*Alamir va pour le suivre.*) Laisse moi, j'ai besoin d'un peu de receuillement. (*Il entre dans sa retraite.*)

SCENE IX.

ALAMIR (*seul.*)

Pourtant si Nirzal n'adoucit pas Thamar, quel sera le sort de mon prince?.... C'est une terrible chose que la haine, surtout quand on la nourrit long-tems, moi, lorsque j'en veux à quelqu'un pendant une heure seulement, je sens là, (*portant la main sur son cœur*) quelque chose qui me fait mal.... Qu'est-ce que j'entends bon dieu! Que veulent donc encore ces soldats?.... Un chef est à leur tête, si c'est celui dont a parlé Nirzal et que Clar se présente, des chaînes vont être son partage..., Que faire!... Comment prévenir.... Les voici.

SCENE X.

ALAMIR, OSMIN, (*Troupes.*)

OSMIN *dans le fond.*

Clar ne pourra-t-il tomber entre mes mains?

ALAMIR.

C'est lui.... Allons, sachons souffrir, s'il le faut, pour le meilleur des princes.

OSMIN (*à ses soldats.*)

Quel est cet homme! Ecoutons....

ALAMIR (*se contrefaisant.*)

Que mon sort est cruel ! Moi prince, jadis puissant, me voir aujourd'hui contraint d'habiter dans une retraite obscure ! Est-ce à de tels revers que Clar devait s'attendre.

OSMIN.

Le voilà. (*Aux soldats.*) Soldats, assurez-vous de cet homme, et qu'on le charge de fers.

ALAMIR

Et de quel droit s'il vous plait ?

OSMIN.

Prince, dès ce moment vous cessez d'être libre. (*Aux soldats.*) Obéissez.

ALAMIR.

Mais vous vous méprenez, je ne suis pas....

OSMIN.

Vous même, venez de vous trahir et le nom de Clar....

ALAMIR.

En ce cas, je ne puis m'en dédire ; c'est moi qui suis le prince. Vous allez sans doute m'apprendre pourquoi....

OSMIN.

Ailleurs on vous en instruira. (*Aux soldats.*) Conduisez-le à Ispahan et qu'il soit renfermé dans la tour du palais, jusques-là, vous m'en répondrez.

ALAMIR (*à part.*)

Dieux ! veillez sur mon maître. (*Haut s'approchant d'Osmin et lui montrant les chaînes.*) Les chaînes dont on doit me charger, fussent-elles mille fois plus pesantes, je serais encore glorieux de les porter. (*Aux soldats.*) Marchons.

(*En sortant, il jette un coup-d'œil sur la retraite de Clar, mais de manière à n'être point apperçu d'Osmin ni des soldats.*)

SCENE XI.

OSMIN *seul.*

ENFIN, l'espérance renait dans mon ame, le hasard vient de seconder mes vœux et ceux de Thamar sont accomplis ; je vais lui livrer Clar. Demain l'autel de l'Hymenée recevra mes serments avec ceux de Zoraïde, quel triomphe peut égaler ce bonheur ? Nirzal.

SCENE XII.

NIRZAL, OSMIN, ZÉLINE.

NIRZAL.

Vous en ces lieux, seigneur !

OSMIN.

Nous m'y voyez au comble de la joie, je ne devrais point je le sais, faire éclater mes transports devant vous, mais com-

ment contenir un premier mouvement d'ivresse ! Découvert ici par moi seul, Clar est en ma possession.

NIRZAL (*surpris.*)

Clar en votre possession!

OSMIN.

Conduit par les miens, il est déjà sur la route d'Ispahan.

NIRZAL.

Ah ! pourquoi me suis-je éloigné ? Mais, prince, ne vous trompez-vous pas ?

OSMIN.

Nullement.

NIRZAL.

Vous a-t-il dit que je le quittais à l'instant.

OSMIN.

Il n'a pas même prononcé votre nom, ainsi permettez-moi de ne point vous croire et ce retour adroit.....

NIRZAL.

Ce que je dis est vrai. Au surplus, le témoignage de Clar suffira pour en convaincre Thamar, mais sachez que j'ai résolu et promis de protéger ce prince malheureux. Ce bras est tout à lui et dussai-je armer les Persans contre les Persans, je veux que l'on dise Nirzal a tout entreprit pour la plus belle des causes.

ZÉLINE (*qui a paru sur la montagne, dit à part.*)

Que parle t-il de Clar ?

OSMIN.

Ce projet pourrait vous nuire dans l'esprit de Thamar ; ainsi, croyez-moi; laissez-la cette fausse générosité.

NIRZAL.

Osmin, n'ajoutez-pas l'insulte à l'ironie.

OSMIN.

Nirzal, n'ajoutez-pas le mensonge à l'audace.

NIRZAL.

Vous seul employez l'un et l'autre.

OSMIN.

Modérez cet emportement, ou vous m'en ferez raison sur l'heure, et ce fer.....

NIRZAL.

N'a rien pour moi de redoutable, et je ramasse avec joie le gant que votre orgueil me jette. Mais je ne puis répondre à votre provocation ni dans ce lieu, ni dans ce moment; car, si je succombais dans le combat, Clar resterait sans appui.

ZÉLINE (*dans le fond.*)

Bon dieu ! Il est arrêté !

NIRZAL.

Je dois donc avant d'encourir le hasard, tout tenter pour remplir ma promesse, je cours me jetter aux pieds de Thamar, et l'instruire de tout, si je le fléchis, si je le décide a abjurer

sa

sa haine, je vous rejoins et vous me trouverez prêt alors à combattre pour le vertueux objet du plus ardent amour.

OSMIN.

Eh! bien, volons ensemble vers Thamar.

NIRZAL.

Oui, c'est devant lui que je veux vous confondre. (*Ils sortent.*)

ZÉLINE.

Messieurs, daignez au moins me dire....

SCENE XIII.

ZÉLINE, CLAR.

ZÉLINE *seule.*

Ils sont déjà bien loin. Je ne vois point Alamir. Ah! il n'a pas voulu sans doute se séparer de Clar sans savoir ce qu'il deviendrait.... Il tarde bien à reparaître, mais si j'allais au-devant de lui.... Oui, c'est bien vu, et je cours de ce pas.... *Clar sort de sa retraite.* Mais que vois-je? Mes yeux me tromperaient-ils? Quoi! prince, c'est vous?

CLAR.

D'où vient cette surprise bonne Zéline?

ZÉLINE.

En vérité, je m'y perds, vous ici? De qui donc parlait-il?

CLAR.

De qui, explique toi?

ZÉLINE.

Je revenais dans ce moment pour savoir si ces soldats qui rodaient de ce côté ne vous avaient point apperçu, lorsque j'ai entendu deux officiers qui a cette même place se disputaient vivement, l'un deux se déclarait votre défenseur, l'autre nommé je crois Osmin, disait vous avoir en sa puissance. Enfin, sur le point de se battre, ils se sont éloignés, sans que j'en aie pu obtenir une seule parole.

CLAR.

Ah! Je crois démêler.... Oui.... Alamir surpris par Osmin se sera laissé emmèner à ma place pour m'épargner ses violences, ah! je ne puis souffrir.... Il est de mon devoir de me faire connaître.

ZÉLINE.

Quoi! Mon mari....

CLAR.

A pris mes fers, je n'en saurais douter.

ZÉLINE.

il en est capable.

CLAR.

Ne perdons point de tems; viens, Zéline, viens, guide moi par les chemins les plus courts.

Fin du second acte. 4.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente une nouvelle salle du palais de Thamar, dans laquelle est un trône.)

SCENE PREMIERE.

OSMIN *seul.*

Enfin, j'ai su dévancer Nirzal au palais de Thamar, et instruire le prince de ses dispositions en faveur de Clar; ce n'est point assez pour moi d'obtenir la main de Zoraïde, il me faut perdre mon rival dans l esprit du roi; mes révélations l'ont rendu furieux, et il sera innaccessible à la clémence. Nirzal, fougueux et exagéré, se portera à quelqu'extrémité et sa disgrace sera complette. Voyons l effet qu'ont produit les premiers coups frappés par ma prudence.

SCENE II.

OSMIN, THAMAR, ZORAIDE, PHANOR.

THAMAR.

Ma fille cesse de l'excuser, Nirzal est vraiment coupable à mes yeux; ce que vient de me dire Osmin, suffit pour m'en convaincre.

ZORAÏDE.

Eh mon père! est-ce sur un semblable témoignage que vous devez juger Nirzal.

PHANOR.

Seigneur, me permettez-vous de m'expliquer devant vous sans déguisement?

THAMAR.

Que veux tu m'apprendre?

PHANOR.

Ce qui rarement parvient aux oreilles des rois la vérité.

THAMAR.

Eh bien! parle.

PHANOR.

Vous n'avez pas encore interrogé Nirzal et vous le croyez coupable? Ah prince, l'honneur, le devoir, l'équité, tout vous défend de suivre la plus horrible des maximes, celle de condamner sans entendre : supposons que, comme on vous la dit, ce jeune héros ait formé le dessein de vous attendrir sur le sort de Clar, son intention est celle d'une ame grande et généreuse, et l'on ne doit pas voir un crime dans les efforts qu'il veut faire, pour vous déterminer à bannir de votre ame une haine que le tems devrait avoir déracinée.

THAMAR.

Phanor !

PHANOR.

J'ai promis seigneur, de vous parler en homme vrai et non en lâche courtisan ; considérez les nombreux services qu'il vous a rendus ; voyez-le conduisant toujours vos armées dans les chemins de la gloire,, combattre, repousser, vaincre vos ennemis et jugez si par ce qu'il est sensible vous devez le traiter en coupable : non seigneur, vous ne céderez point à de funestes insinuations, Nirzal vous paraîtra digne encore par ses vertus du nom de votre fils ; car, il a le premier rempli la condition qui lui donnait le droit d'y prétendre.

OSMIN.

Qui vous la dit ?

PHANOR.

Nirzal lui-même.

OSMIN.

Prince, Clar est ma conquête.

PHANOR.

Il est celle de Nirzal.

THAMAR.

Bientôt je vais savoir la vérité, (*à un soldat*) que le prisonnier qui est à la tour soit amené devant moi. (*A un autre.*) Vous, cherchez Nirzal, allez, (*ils sortent.*)

PHANOR.

C'est la que je les attends.

ZORAÏDE.

O Nirzal, puisse le ciel protéger ton amour.

THAMAR.

Malheur à celui qui cherche à m'en imposer.

OSMIN

Seigneur, j'en suis incapable.

PHANOR.

Et Nirzal aussi.

THAMAR.

Pourtant l'un des deux.....

PHANOR.

Vous trompe, cela est certain.

SCENE III.

Les précédens, ALAMIR.

THAMAR.

APPROCHE.

ALAMIR (*se contrefaisant.*)

Que me veut-on ?

THAMAR.

Qui t'a remis en mon pouvoir ? Réponds ?

ALAMIR.

Osmin.

ZORAÏDE.

Hélas !

PHANOR.

Je reste confondu.

THAMAR.

Ainsi Nirzal m'en imposait lorsqu'il assurait....

ALAMIR.

Il n'en imposait pas....

ZORAÏDE

Mon père, vous l'entendez.

THAMAR.

Que veux tu dire. (*Il considère Alamir qui détourne la tête.*) Je ne remets aucun de ses traits.... Sans doute, le tems à effacé..... Non, je ne saurais le reconnaître.

SCENE IV.

Les précédens, NIRZAL.

NIRZAL.

SEIGNEUR, je viens vous demander justice, faussement on vous a dit que Clar, maintenant devant vous : mais que vois-je ? C'est Alamir.

OSMIN.

Alamir ?

THAMAR.

Quoi ! cet homme...

NIRZAL.

Est un ancien sujet, un ami fidelle de Clar.

ALAMIR.

Et qui n'a pris son nom et sa place que pour lui épargner les rigueurs d'une affreuse captivité.

THAMAR (*à Alamir.*)

Tu n'as donc pas craint mon ressentiment ?

ALAMIR.

Je n'ai vu que le malheur d'un prince, qui fut mon maître.

PHANOR.

Il est encore des cœurs vertueux.

NIRZAL.

Seigneur, un tel procédé....

THAMAR.

Qu'il soit libre, mais ne saurois-je pas enfin ce qu'est devenu Clar ?

SCENE V.

Les précédens, un SOLDAT, CLAR.

LE SOLDAT.

UN étranger, seigneur, demande à vous entretenir.

THAMAR.

Je suis prêt à l'entendre.

CLAR (*se jettant dans les bras de Nirzal.*)

Cher Nirzal !

NIRZAL.

C'est vous prince.

THAMAR (*le reconnoissant.*)

C'est lui-même.

OSMIN (*à part.*)

Tout espoir est détruit pour moi !

CLAR (*à Alamir.*)

Digne ami ! quoi ! tu as voulu....

ALAMIR.

Que venez vous faire ici ?

CLAR.

Rendre hommage à la vérité ; me livrer à mon persécuteur, et faisant éclater ton sublime dévouement, le contraindre d'admirer en toi, l'héroïsme de l'humanité.

NIRZAL.

Seigneur, mon engagement est rempli : voilà mon prisonniers, mais ce vieillard trop long-temps poursuivi à besoin d'un soutien.

THAMAR.

Qui oseroit lui en servir ?

NIRZAL.

Moi.

THAMAR.

Toi..

NIRZAL.

Oui prince, j'ai cru pouvoir l'assurer que vous ne seriez pas toujours inflexible.

THAMAR.

Et sans doute ébloui par cette promesse, Clar se flatte d'obtenir sa grace ?

CLAR.

Ma grace ! suis-je criminel pour qu'on la sollicite ? Je ne veux, je n'attends de toi que la mort, je ne sais point la redouter.

THAMAR.

Tu ne sais point la redouter ? et par une fuite honteuse, tu as abandonné tes Etats ; mais que faisais tu dans les miens.

CLAR.

J'avois perdu mon fils : un secret pressentiment me disoit que s'il respiroit encore, ce ne pouvoit être que dans ces lieux. Je ne prends conseil que de l'amour paternel ; et l'espoir de le découvrir un jour, ma fait franchir la frontière.

THAMAR.

Ton fils, dis-tu ? et comment l'as-tu perdu ?

CLAR.

Demande-le à celui de tes bourreaux qui l'a enlevé de mes bras aux portes d'Aracan.

PHANOR.

Qu'entends-je !

THAMAR.

D'où vient ce subit étonnement ?

PHANOR.

Seroit-il possible.... Permettez-vous, prince, que j'éclaircisse quelques doutes ?

THAMAR.

Parle : je le veux, je te l'ordonne !

PHANOR (*à Clar.*)

Ne dites-vous pas, seigneur qu'il vous a été ravi aux portes d'Aracan ?

CLAR.

Oui, à l'instant même, où au milieu de la nuit, je fuyois de ma capitale, livrée aux flammes et au pillage.

PHANOR.

Et par quel moyen avez vous cherché à tromper la vigilance des soldats de Thamar ?

CLAR.

Je me couvris du manteau d'un soldat, qui en dérobant mon fils à leurs regards, leur cachoit mes vêtemens.

PHANOR.

Encore un mot, l'un d'eux, vous frappa-t-il ?

CLAR.

Oui, d'un coup que je crus mortel, et qui ne me permit que de faire entendre ces mots : veillez sur cet enfant.

PHANOR.

Ah ! plus de doute maintenant.

NIRZAL.

Achevez, Phanor.

CLAR.

Pourriez-vous me donner des nouvelles de mon fils ? Ah ! parlez, parlez.

PHANOR.

Il respire :

CLAR.

Il vit ! où peut-il être ?

PHANOR.

Près de vous, Nirzal embrassez votre père..

THAMAR.

O ciel !

ZORAÏDE.

Quel évènement !

OSMIN (*à part.*)

J'en tirerai parti.

CLAR (*tenant Nirzal dans ses bras.*)

O mon fils ! dans quel moment, faut-il que je te retrouve !

NIRZAL (*avec transport*).

Mon père, que je vous embrasse encore :

THAMAR.

Quoi ! Nirzal, fils de Clar !

CLAR.

Oui, c'est mon fils, j'en juge par le secret sentiment qui m'a parlé pour lui, il ne me reste maintenant qu'un regret, c'est de savoir qu'il a été élevé près du plus cruel de mes ennemis.

NIRZAL.

Mon père. (*à Thamar*). Prince, n'imputez cet emportement qu'à l'excès des maux qu'il souffre depuis tant d'années ; je voulûs être son soutien, lorsque je ne connoissois que ses malheurs, à présent que je sais qu'il est mon père, combien plus ne dois-je pas vous conjurer d'oublier vos ressentimens ! Oui, je vous le demande au nom de ce que vous avez de plus cher, faites cesser votre trop longue inimitié. Si mes prières, si mes larmes, ne suffisent pas pour vous attendrir, souffrez que je retrace à votre mémoire le souvenir de tout ce que j'ai fait pour vous ; mais que dis-je ? Vous êtes père, j'en appelle à votre cœur, il ne peut-être insensible aux instances d'un fils, mon rang, mon état, ma renommée, je vous dois tout ; mais qu'auront servi tant de bienfaits, si vous me privez aujourd'hui de ce que j'ai de plus cher.

ZORAÏDE.

Mon père, j'embrasse vos genoux ; ne rejettez point nos prières. Il est si doux de cesser de haïr, et de se voir arroser des larmes de l'amitié, que vous ne pouvez vous priver plus longtems du plaisir qui suit un acte de clémence.

PHANOR.

Ah ! prince, votre vieux serviteur ose joindre ses instances à celles de Nirzal et de votre fille ; laissez-vous attendrir.

CLAR.

Cessez, mes amis, cessez de l'implorer.

THAMAR.

Tous leurs efforts sont vains.

NIRZAL.

Pouvez-vous être cruel à ce point !

THAMAR.

Rien ne me fera changer de résolution. Osmin, jusqu'à ce que j'aie prononcé sur le sort de Clar, il restera sous votre garde. Zoraïde, rentrez ; et vous, Phanor, suivez-moi. (*Ils sortent.*)

NIRZAL.

Ah ! je m'attache à ses pas.

CLAR.

Mon fils, que vas-tu faire ?

NIRZAL.

Tout entreprendre pour ne vous quitter jamais. (*A Osmin.*) Osmin, songez qu'il est mon père. (*Il sort.*)

SCENE VI.

CLAR, OSMIN, ALAMIR.

(*Clar remercie les dieux du bonheur d'avoir serré son fils dans ses bras. Alamir lui fait entendre que sans doute les dieux sont las de le persécuter.*)

OSMIN.

PRINCE, vous ne pouvez plus long-temps rester dans ce palais ; il faut que j'exécute les ordres de Thamar... Au fond de cette galerie est une tour où l'on doit vous conduire.

CLAR.

Je vous entends.

ALAMIR.

Seigneur, ne me séparez pas de mon prince.

CLAR.

Quoi ! tu veux...

ALAMIR.

Partager le fardeau de vos peines.

OSMIN.

Eh bien... j'y consens.

(*Clar témoigne à Alamir combien il est sensible à ce témoignage de dévouement. Celui-ci le conjure de ne point attacher de prix à ce qu'il fait, lui assurant qu'il est doux pour lui de souffrir pour un si bon maître. Osmin ordonne à deux gardes qui sont restés sur la scène, de conduire Clar et Alamir ; ce qui est à l'instant exécuté.*)

SCENE VII.

OSMIN *seul.*

IL ne me reste plus maintenant, pour m'assurer la main de Zoraïde, qu'à ruiner entièrement les espérances de Nirzal.... Mais, que dis-je, s'il parvenoit à fléchir le roi.... Si Thamar alloit.... Mon rival, Zoraïde, Phanor l'entourent, le supplient, et peut-être dans ce moment.... Sinistres réflexions, vous me faites tout craindre, lorsque je devrois tout espérer.

SCENE VIII.

NIRZAL, OSMIN.

NIRZAL (*sans voir Osmin.*)

PEUT-ON pousser plus loin l'inimitié et la vengeance.

OSMIN.

Thamar a résisté.

Nirzal.

NIRZAL.

Je n'ai plus qu'une ressource, il me l'a faut employer. (*Appercevant Osmin.*) Je vous trouve à propos, Osmin, pour vous faire part d'un projet que je viens de concevoir. L'amour dont nous sommes épris tous les deux pour le même objet nous a désunis ; mais il est des circonstances où la haine entre rivaux peut disparoître. Le besoin de s'aider r'approche quelques fois les hommes les moins disposés à s'entendre.... Je vous crois assez de grandeur d'ame pour oublier nos différens, et ne plus voir en moi qu'un fils infortuné, triste jouet du sort.

OSMIN.

Expliquez-vous ?

NIRZAL.

Je viens de faire un nouvel essai sur le cœur de Thamar.

OSMIN.

Eh bien ?

NIRZAL.

Voici sa réponse : Je ne doute plus, m'a-t-il dit, que suivant mes engagemens, ma fille ne t'appartienne ; et je ne puis ni ne veux te la refuser ; mais, pour cela, je ne crois point devoir renoncer à ma vengeance.... Tous mes sens, à ces mots, se sont soulevés d'indignation. Quoi, me suis-je écrié, vous voudriez que les nœuds de l'hymen fussent serrés par la haine ! et c'est devant un fils que vous prononcez un tel arrêt. Vous me croiriez privé de tout sentiment humain, si j'acceptois une épouse de la main de l'oppresseur de mon père. Enfin je le conjure, je le presse ; mais c'est en vain. Il s'éloigne, et me laisse seul en proie à la douleur et au désespoir.

(*Ici Thamar et Phanor se montrent au fond du théâtre, sans être apperçus de Nirzal et d'Osmin, et se placent de manière à ne rien perdre de ce qui va suivre.*)

OSMIN.

Qu'attendez-vous de moi ?

NIRZAL.

Le plus grand des services. J'ai résolu de soustraire l'auteur de mes jours au sort dont on le menace ; mais si vous ne me secondez, un tel dessein ne peut s'exécuter. J'ai tout prévu pour qu'on ne vous accuse pas d'avoir favorisé sa fuite. Il s'éloignera à la faveur de la nuit, et guidé par un soldat qui vous sera devoué, il gagnera, par des chemins détournés, le port le plus prochain ; là une barque le recevra, et le transportera dans un lieu où la rage de Thamar ne pourra plus l'atteindre. Donnez les mains à l'exécution de ce dessein, et Nirzal vous devra plus que la vie.

OSMIN.

Mais une telle confidence....

NIRZAL.

Vous prouve assez combien je compte sur votre loyauté.... Que dois-je en espérer ?... Répondez ? 5.

OSMIN.

Il est douloureux, sans doute, de voir un père réduit à cette extrémité. Un fils peut tout tenter pour conjurer l'orage prêt à fondre sur lui. Mais dois-je trahir la confiance de Thamar ? Ce que vous exigez peut me faire perdre un jour l'estime de ce prince ; car il n'est point de secret que le tems ne puisse révéler.... Nimporte, ... vous serez satisfait.

NIRZAL.

Puis-je le croire !

OSMIN.

Oui, mais à une condition ?

NIRZAL (*surpris.*)

Qu'elle est-elle ?

OSMIN.

Que vous renonciez à la main de Zoraïde.

NIRZAL.

Eh ! penseriez-vous que je voulûsse allumer sous de tels auspices, les flambeaux de l'hymenée ? Zoraïde me sera toujours chère, mais ma gloire met aujourd'hui entre elle et moi, une barrière insurmontable. Puis-je, sans faire frémir la nature, devenir le gendre du persécuteur de mon père.

OSMIN.

Eh bien ! ne lui laissez pas ignorer quels sont les obstacles invincibles qui s'opposent à votre union. Disposez son cœur à recevoir mes vœux, et sitôt qu'elle y sera décidée, votre père sera libre.... Réfléchissez..... Songez que les heures sont comptées. Demain, peut-être, il ne sera plus temps.

(*Il sort*).

SCENE IX.

NIRZAL, *seul.*

QUEL mortel, à ma place, ne succomberoit pas à tant de coups inouis.... D'un côté, mon père prêt à devenir la victime de Thamar.... De l'autre, Zoraïde à la veille de passer dans les bras de mon rival, et pour comble de misère, me voir contraint, moi-même, de la préparer à cet himen affreux.... Il faut pourtant s'y résoudre.... Ah! mon père, mon père !... Zoraïde s'approche !... O nature soutiens mon courage.

SCENE X.

NIRZAL, ZORAIDE.

ZORAÏDE.

AH Nirzal ! pourquoi me laisser ainsi dans les tourments de l'incertitude ? Que vous à dit mon père ?

NIRZAL.

Votre père, madame ? Il est le plus injuste des hommes ? Son cœur inexorable, est sourd à la voix de l'humanité. Plus d'himen entre nous, d'autres nœuds vous attendent.

ZORAÏDE.

D'autres nœuds ?

NIRZAL.

Zoraïde, vous m'aimez ?

ZORAÏDE.

Si je vous aime !

NIRZAL.

Eh bien ! il m'en faut une preuve éclatante.

ZORAÏDE.

Que voulez-vous dire ?

NIRZAL.

Il faut sauver mon père.

ZORAÏDE.

Ignorez-vous qu'Osmin.....

OSMIN.

Osmin consent à favoriser son évasion.

ZORAÏDE.

Lui ?

NIRZAL.

Oui, lui-même.... mais il exige.... hélas !

ZORAÏDE.

Achevez ?

NIRZAL.

Il exige que vous deveniez son épouse.

ZORAÏDE.

Moi, son épouse ?

NIRZAL.

Il le faut, ou c'en est fait de ma vie ; consentez à cette union, c'est moi, oui c'est moi qui vous en conjure, ma présence ne la troublera pas, je suivrai mon père, j'y suis décidé.

ZORAÏDE.

Quoi, vous voulez vous éloigner ?

NIRZAL.

Puis-je plus long-tems rester dans un lieu d'où le bonheur aura pour moi disparu sans retour ?

ZORAÏDE.

Ingrat ! avant de me parler ainsi, tu n'as donc pas interrogé ton cœur ?

NIRZAL.

Ah ! je l'ai consulté ce cœur, où vous ne cesserez de régner, ce cœur, ou le plus cruel combat vient de se livrer entre la Nature et l'Amour. Ce dernier long-tems triomphant, succombe et la nature l'emporte.

ZORAÏDE.

Moi ? Former des nœuds que je déteste !

NIRZAL.

L'effort est pénible, je le sens; mais le motif qui me porte à l'exiger, me donnera de nouveaux droits à votre estime... Vous même que ne feriez-vous pas pour conserver les jours de votre père ? Les mânes du mien, si j'étais votre époux, chaque jour me crieraient vengeance et vous pouvez aisement concevoir quel sang il me faudrait répandre. (*Zoraïde fait un mouvement d'horreur.*) Pardon, je vous afflige, mais le désespoir ne connait point de bornes. Prévenez, prévenez des maux incalculables.

ZORAÏDE.

Je ne le puis.

NIRZAL

Zoraïde, je vous aime plus que jamais.

ZORAÏDE.

Et pourtant vous voulez mon malheur !

NIRZAL.

Le ciel est témoin des vœux que je fais pour votre félicité ; mais que vois-je ? Osmin déjà de retour ?.... Qu'allez-vous lui dire ?

ZORAÏDE.

Laissez-moi, fuir sa présence.

NIRZAL.

Non restez.... Il le faut.... Faites la promesse fatale.... J'en mourrai, je le sens, mais qu'importe. Sauvez, sauvez mon père, où j'expire à vos yeux.

ZORAÏDE (*Après une pause et comme pour cacher un projet qu'elle vient de concevoir.*)

Eh ! bien.... Eloignez-vous.

(*Nirzal combattu par divers sentiments, n'en peut exprimer aucun. Il baise la main de Zoraïde, et s'éloigne de manière à ne rien perdre de l'entretien qui doit suivre.*)

SCENE XI.

ZORAIDE, OSMIN, NIRZAL, (*dans le fond.*)

OSMIN.

Je viens, madame, apprendre de votre bouche, si je puis favoriser la fuite de Clar ?

ZORAÏDE.

Sauver de l'oppression une illustre victime, est une action louable, sans doute, mais quel prix espérez-vous en retirer ?

OSMIN.

Comment ?

ZORAÏDE.

Attendre une trop grande récompense d'une belle action, c'est en perdre tout le mérite.

OSMIN.

J'aime, voilà mon excuse.

ZORAÏDE.

Nirzal est aimé, voilà la mienne. Oui, je puis vous déclarer que jamais vous ne posséderez le cœur de Zoraïde; l'image dont il est rempli y est trop profondément empreinte. (*Nirzal toujours apperçu de Zoraïde, la conjure de ne point l'irriter*).

OSMIN.

Je n'ai plus qu'un mot à dire, madame, la perte de Clar est résolue.

ZORAÏDE. (*à part.*)

Cruel!

NIRZAL (*dans le fond.*)

Sa perte est résolue.

ZORAÏDE (*regardant Nirzal.*)

Reste-t-il du moins assez de temps pour que sa fuite soit assurée?

OSMIN.

Oui, madame, parlez, et ses chaînes sont rompues.

ZORAÏDE.

Vous le voulez?.... Voilà ma main.

OSMIN (*à part*)

Je triomphe.

NIRZAL.

Les forces m'abandonnent!

OSMIN (*à part.*)

Présentement, courons instruire Thamar.

NIRZAL (*s'approche abattu par la douleur.*)

Eh bien! Osmin, êtes-vous satisfait?

OSMIN.

Votre père va vous être rendu.

NIRZAL (*regarde Zoraïde avec attendrissement.*)

ZORAÏDE.

C'est vous qui m'y avez contrainte.

NIRZAL.

« Hélas! Osmin.... (*Il prend sa main, et celle de Zoraïde,* » *et les approche pour les unir lui-même; mais il ne peut* » *retenir ses larmes. Zoraïde frémit en touchant la main* » *d'Osmin, cependant elle se contraint* ». Qu'elle soit heureuse par vous... autant que j'aurois souhaité, qu'elle le fût par moi.... Oubliez que je fus aimé..... Cherchez le chemin de son cœur.... Il est le temple des vertus.... Adieu Zoraïde.... Adieu.... Osmin conduisez-moi auprès de mon père.

(*Ils sortent*).

SCÈNE XII.

ZORAIDE (*seule.*)

Il s'abuse, le cruel, s'il croit obtenir ma main.... O Dieu de vérité, pardon, si j'ai pû feindre. Hélas! il me falloit sauver mon amant et son père.... Je l'ai donc vû pour la dernière fois? Devais-je penser que nous serions sitôt séparés.... Le laisserai-je partir sans lui dire que jamais un autre que lui ne sera mon époux! Non, cette incertitude le rendroit trop malheureux, il faut la dissiper; les voici.... Puisse le ciel protéger leur fuite!

SCÈNE XIII.

ZORAIDE, CLAR, NIRZAL, ALAMIR, un SOLDAT.

« (*Le soldat les conduit silencieusement. Zoraïde voudroit, sans être apperçue, parler à son amant, celui-ci s'élance vers elle, le soldat s'approche aussitôt et fait entendre qu'il faut se séparer* »).

ZORAÏDE (*bas à Nirzal.*)

Cette main ne sera jamais qu'à toi.

NIRZAL (*au soldat.*)

Oui, je vous suis, ... et je pars satisfait.

CLAR.

Me dira-t-on où l'on veut me conduire?

NIRZAL.

Soyez sans inquiétude, votre fils ne vous quittera plus.

CLAR.

Pourquoi ne m'instruit-on pas?....

NIRZAL.

Bientôt vous saurez tout.... Marchons.

SCÈNE XIV et dernière.

Les précédents, THAMAR, OSMIN, PHANOR, Troupes, Peuple.

THAMAR.

Que l'on garde les issues de ce palais.

NIRZAL.

Nous sommes trahis.

THAMAR.

C'est en vain, perfides, que vous avez cru m'échapper; mes yeux étoient ouverts sur vous.

CLAR.

J'ignore, je le proteste, pourquoi l'on m'a conduit ici; mais qu'importe, prononce sur mon sort.

THAMAR.

Tu vas être satisfait; mais c'est devant le peuple assemblé que je veux faire connoître ma volonté.

(Il fait signe à Phanor de faire entrer les soldats et le peuple. Il monte sur le trône, et ordonne à Zoraïde de se placer près de lui, ce qu'elle fait avec contrainte. Nirzal et Clar sont à la gauche de Thamar)

THAMAR.

Osmin, c'est à vous que je dois l'avis d'un projet folement conçu par celui que, jusqu'à ce jour, j'avois regardé comme un fils. Je ne saurois trop vous remercier d'un pareil service.

NIRZAL.

Perfide! tu t'engages à favoriser notre fuite; mais à quel prix, juste ciel!... Tu veux que je dispose Zoraïde à s'unir à toi; je la détermine à ce cruel sacrifice, et tu nous trahis à ce point!

OSMIN.

J'ai voulu donner à Thamar un témoignage sûr de mon inviolable attachement.

THAMAR.

Aussi je vais vous en marquer ma juste reconnoissance.... Je veux rendre à chacun ici la justice qui lui est due. Recompenser et punir est le devoir d'un prince; et sa plus douce jouissance est d'essuyer les larmes qu'injustement il a fait répandre... Clar, depuis vingt ans je suis ton ennemi, eh bien! je veux aujourd'hui cesser de l'être.

NIRZAL.

Le croirai-je ?

OSMIN.

Dieux !

ZORAÏDE.

Qu'entends-je !

(ensemble.)

CLAR.

Quoi ! ta haine ?...

THAMAR.

Est éteinte, et je t'offre en échange une amitié inaltérable et illimitée.

CLAR.

Un changement si prompt....

THAMAR.

Est l'ouvrage des vertus de ton fils. J'ai dû lui paroître doublement cruel, lorsque revenant se jetter à mes pieds, il m'a vu de nouveau dédaigner ses prières avec une sévérité qui, quoique feinte, lui a paru réelle; mais j'ai voulu connoître tout ce que pourroit la piété filiale sur son cœur ardent et sensible.

Caché près d'ici, je viens d'être témoin de son généreux dévouement, et des larmes d'admiration ont coulé de mes yeux. Oublions le passé, et scellons notre heureuse réconciliation par l'alliance de nos deux familles.

CLAR.

J'espère te prouver que je sais mieux aimer, que je ne sais haïr. Embrassons-nous :

ZORAÏDE.

Mon père ! que ne vous dois-je pas !

THAMAR.

J'ai fait couler tes larmes ?

ZORAÏDE.

Vous venez de les essuyer.

THAMAR.

Osmin, vous avez par votre conduite, démenti le sang dont vous sortez. Retournez vers votre père, et n'oubliez jamais : que la déloyauté dégrade l'homme, et qu'elle imprime sur son front le sceau de l'infamie : Allez.

OSMIN.

Je ne chercherai point à m'excuser, seigneur ; la perte de votre estime, l'aiguillon du remords, tout sert à me confondre ; l'amour m'a rendu coupable, mais je suis le seul à plaindre, et je vais loin de vous, expier mes torts.

(*Osmin sort*).

Fête générale et Ballet.

FIN.